

ROGER RUDIGOZ

DU MÊME AUTEUR

Le Dragon Solassier. Julliard, 1957.
Solassier l'Anar. Julliard, 1958.
Chien méchant. Julliard, 1959.
Claire Solassier. tome I: *L'Opéra-bouffe.* Julliard, 1961.
Claire Solassier. tome II: *Le Rendez-vous des lilas.* Julliard, 1962.
À tout prix. Julliard, 1963.
La Mort d'un autre. Jean Vodaine, 1968.
Armande, ou le Roman. Julliard, 1969.
Les Infirmières d'Orange. Le tout sur le tout, 1985.
Le fauteuil vert. Le tout sur le tout, 1986. (Prix Antigone)

POUR LES ENFANTS :

Les Contes de la souris chauve. L'école des loisirs, 1982.
La souris chauve est née coiffée. L'école des loisirs, 1983.
Zogidur. L'école des loisirs, 1985.

SAUTE LE TEMPS

Journal d'un écrivain
1960-1961

finitude
MMXII

1^{er} janvier 1960

Bilan : ennuis, soucis, chagrins, pas le rond, bagarre avec le percepteur, mal aux dents, au foie, à la tête, la croûte à gagner, le Julliard raide, dur, sec — rien à attendre —, pas d'amis, ou plutôt deux amis, mais le premier est progressiste, l'autre ultra et fasciste. C'est une complication ! Obligé d'en cacher un dans le placard quand l'autre arrive ! Avec ça : la guerre d'Algérie, la folie de ce monde mécanique, l'incompréhension autour des Solassier*, qui sont pourtant le vrai *Nouveau Roman*, mais dire ça ou pisser dans un violon, faire un livre ou cracher dans la mer c'est la même chose ! Je ne parle pas de ma vie intime... impossible ! Les confidences déclenchaient Dieu sait quoi... le déluge !

* Roger Rudigoz est l'auteur d'une trilogie historique qui met en scène, à travers tout le XIX^e siècle, la famille Solassier. À l'époque de la rédaction de ce Journal sont déjà parus *le Dragon Solassier* (Julliard, 1957) et *Solassier l'Anar* (Julliard, 1958), et Roger Rudigoz travaille au troisième volet, *Claire Solassier*, qui sera publié en deux volumes (Julliard, 1961 et 1962).

Je me flanquerais bien une balle dans la tête... Pas le courage. On dirait: « Encore un anachronisme! » Je partirais bien à l'étranger, très loin, dans quelque port pour me faire soutier, interprète, agent secret, mendiant... Aucun don. Horreur des aventures maritimes ou policières. Horreur de la crasse. La pauvreté, je m'en moque, mais la crasse... Je tuerais bien quelqu'un pour avoir droit au repos, au silence. À l'ombre, tranquille, écrivant toute la journée, lisant mes romans aux gardiens, recevant peut-être quelques petits mandats de Julliard. Mais Annie et Aude alors? Je suis père de famille et mari... Ah oui, que marri! Et puis, tuer qui? Le Julliard, par exemple? Mais qui enverrait les mandats? Et, d'ailleurs, il est brave, le Julliard, le meilleur des hommes, il m'a sorti de l'obscurité, il croit en moi. Raide, sec et sourd pour ce qui est de l'argent, voilà tout ce que j'ai à lui reprocher. Mais il paraît que les autres sont encore pires.

Rien ne m'enlèvera de l'idée que le problème littéraire numéro un, pour les trois quarts des écrivains, c'est de manger, un point c'est tout! Pas d'inventer un nouveau langage ou de découvrir un monde que personne n'a encore décrit. (Il faut laisser ça aux astronautes.) D'abord, un langage, on en a un, ou on n'en a pas. Ce n'est pas une de ces choses qui se fabriquent... Une œuvre, c'est de la bagarre, du travail, de la dépense d'énergies. L'inspiration, l'imagination... hum! Du temps libre, des loisirs, le vagabondage intérieur, voilà ce qu'il faut. Mais l'homme doit manger. Un boxeur doit manger...

Posons le problème: *il faut que j'écrive, donc il faut que je mange, donc Julliard doit me faire manger.* Hélas, il est sourd!

Mort d'Albert Camus, victime d'un accident d'automobile. J'entends dire et je lis partout qu'il était maigre. Il ne l'était pas. Mais une grande âme *que dévorent la passion du Bien et la soif de la Justice* est forcément maigre.

Non seulement il s'est tué, mais encore les gendarmes ont rendu les honneurs à sa dépouille. Comble de malheur, les journaux l'ont couvert d'une véritable ordure de louanges de toutes sortes, de citations fantaisistes, et ils en ont fait une espèce de capucin.

Nouveau Franc. Je n'ai pas un sou, et pourtant je n'aime pas du tout ces nouveautés dans la monnaie. C'est notre sueur, c'est notre sang, ces francs-là. Il n'y a rien de nouveau dans l'affaire. Ce matin, je donne mille francs pour payer mes cigarettes. On me rend ainsi la monnaie: « Un franc cinquante, deux francs, et huit cents francs font... dix francs! » C'est bien dans le style de tout le reste!

Quand j'étais enfant, je ne recevais presque jamais d'argent. « Il ne faut pas lui apprendre à dépenser », disaient mes parents. Pendant la guerre l'argent n'avait plus aucune valeur. D'ailleurs, on s'occupait de nous, on assurait notre subsistance dans les chantiers, les camps, les casernes, les prisons. Pas besoin d'argent. Après la guerre, j'ai gagné ma vie tant bien que mal. Fait tous les métiers: photographe, peintre en lettres, monteur dans l'imprimerie, représentant en diverses saloperies qui ne se vendaient jamais, débardeur, manœuvre dans le bâtiment, terrassier — il fallait voir ma gueule! Une dame un jour se penche dans le trou où je grattais, et elle me dit: « Monsieur, ce n'est pas votre métier, n'est-ce pas? Je suis sûre que ce n'est pas votre métier! » —, maçon,

ferrailleur, livreur, interprète, traducteur, dactylo, déménageur, pigiste, etc. L'argent arrivait, l'argent s'en allait, je ne le tenais jamais longtemps. Ce Franc nouveau ressemble à l'ancien : c'est un jeton d'habillement et de nourriture, un point c'est tout. Et de quels habits! De quelle nourriture! Le froc des morts, les nouilles, l'huile d'arachide, les patates, les godasses à deux mille balles, et encore! À un moment donné, au Cannel, quand un type calanchait dans le quartier, on m'apportait ses nippes. Je plaisais aux veuves, Dieu sait pourquoi. J'ai été habillé par les morts au moins pendant six ans...

12 janvier

Brigitte Bardot vient d'avoir un enfant. Si on en juge par les manchettes des journaux, ce serait un événement de la plus haute importance. Le gouvernement en a même profité pour augmenter le prix des places dans le métro et certains loyers.

En écrivant sur les célébrités du moment, on s'expose à s'entendre dire assez vite: «Mais pourquoi parlez-vous de tous ces inconnus?»

13 janvier

Ce matin, au travail, un jeune ouvrier se vante d'avoir foutu à la porte un Nord-Africain qui venait demander de l'embauche. «Ce crouille, ce bicot! Il ne manquerait plus que ça ici! Allez oust! Filez et qu'on ne vous revoie plus!» En entendant ces mots, j'ai piqué une belle colère. Tous les

regards étaient fixés sur moi, personne ne comprenait. J'ai senti la réprobation générale. «Un excité, un drôle de bonhomme!» Ils se disent pourtant de gauche, les tartufes!

Après tout, je suis bien bête et j'ai tort de m'indigner. Ce jeune foutriquet va être appelé sous peu en Algérie, et il aura tout le temps là-bas de méditer sur la guerre et la paix.

Ce mot de «crouille» dans la bouche d'un ouvrier! À peine croyable! Dans la bouche d'un gamin qui est le «crouille» de son patron. Il est vrai qu'il ne s'en doute pas. Il se prend pour un esclave supérieur!

19 janvier

Rebondissement en Algérie. Massu, qui a toute sa cervelle dans le menton, vient de faire devant les journalistes des déclarations subversives. Tout se remet à bouger.

La théorie de l'Algérie française a marqué les esprits. Même les plus libéraux n'envisagent rien d'essentiellement différent de ce que veulent les Ultras, qui sont bien bêtes de tout risquer pour obtenir la lettre et la forme de cette victoire sur les esprits dont ils tenaient déjà le fond.

25 janvier

Massu puni et limogé pour avoir dit des bêtises, les Ultras, qui tenaient à le garder, dressent des barricades dans les rues. C'était inévitable. Les prophètes sont bien avancés quand leurs prédictions se réalisent : on les voit dans le même pétrin que les autres ; personne ne se souvient qu'ils l'ont annoncé, et ils n'ont eu que le déplaisir d'en souffrir d'avance. Je relis

le bref appel du général: beau langage mais qui l'entendra? *C'est un mauvais coup porté à la France...* Bah! Elle s'en moque. Elle en a vu d'autres.

Tout le monde a peur. Les Ultras ont peur du général, le général a peur de la subversion, les socialistes ont peur des communistes, les communistes ont peur des factieux, les indépendants ont peur de se démasquer trop tôt, les officiers tremblent à Alger devant la foule qui a peur des fellagas, lesquels ont peur des parachutistes qui ont peur des terroristes qui, par mépris du danger et de la mort, doivent passer leur vie à sursauter au moindre bruit. Et tous ces gens qui ont si peur, et qui se détestent tant, formeraient néanmoins une nation héroïque et indivisible!

Ceux qui au moment du 13 mai se sont le plus opposés au retour du général craignent maintenant son départ. Ces renversements de situations font tout le charme de ce temps. Si on ne s'en amuse pas, c'est qu'on est un peu bête!

Je ne m'en amuse pas, mais alors pas du tout. Ce matin, je me suis même mis à pleurer en me rasant. J'en étais bien surpris. Il y avait longtemps que cela ne m'était pas arrivé. Je pensais à tous ces Français, en métropole et en Algérie, qui se détestent, qui sont prêts à se faire la peau...

C'est quand même bizarre, ce sanglot! Je me rasais tranquillement, et, soudain, ces larmes, ce serrement de gorge... Reprenons tout par le détail: je me rasais, donc j'étais devant la glace; en me regardant, je ne pouvais m'empêcher de constater que j'avais vieilli. Je ne pleurais peut-être que sur moi? Mais la guerre d'Algérie est un peu de notre passé...

J'ai trente-huit ans. J'entends dire depuis toujours que la France est gouvernée par des pacifistes. Je fais le compte des années de guerre depuis que je suis né. Guerre du Rif, Seconde Guerre mondiale, guerre d'Indochine, guerre d'Algérie. Au

total: vingt ans. Il faut croire que nos pacifistes n'ont pas toujours fait ce qu'ils ont voulu!

26 janvier

Station Pont-Neuf ce soir. Montent dans le Métro un jeune homme et une jeune fille qui s'assoient à côté de moi. Elle est muette, elle parle avec les doigts en grognant doucement, en riant, en gloussant, elle s'agite, se trémousse, et, des mains, des yeux, des coudes, des épaules, du ventre, de tout son corps, elle se révèle, bien que muette, la plus bavarde des femmes...

Ces amoureux singuliers descendent à la station Opéra. À leur place, s'installe un couple âgé. Elle, une grande bringuasse coiffée d'un chapeau cloche. Lui, un homme en complet gris, sérieux, genre fonctionnaire à la retraite, casier judiciaire vierge probablement, rosette de la Légion d'honneur. (De toute façon, rien qu'à voir la gueule de sa compagne, on pouvait être sûr qu'il avait bien mérité une médaille.) À peine assise, la pécore se lance dans un discours interminable. Sujet: la bonne. Fernande. Une ceci, une cela, sale comme un peigne, écervelée, une grue d'ailleurs, «elle est enceinte, ma parole, tu ne vois rien, oh toi, on pourrait te faire l'enfant sous le nez, ça ne te dérangerait pas... » et des pschitts, pschitt, et des blablabla et des taratata...

Pendant ce temps-là, Monsieur lisait *Aux Écoutes*. Parfois, un signe de tête, un «Oui, oui», un «Mais comment donc», un «Tu as parfaitement raison». Toujours le nez dans sa gazette.

27 janvier

Je suis allé dire bonjour aux Bourche qui sont de ce que j'appelle la gauche « chochette ». Ils m'ont accueilli par ces mots étonnants: « L'armée tiendra! » Puis ils se sont mis à parler d'engagement, de témoignage, de prise de conscience, et autres fariboles du même genre. Je pensais: « Il n'y a pas que l'Armée qui tiendra. Il y a des tas de bêtises qui tiendront encore plus longtemps qu'elle. »

La radio fait état de mille navettes à l'Élysée entre ministres, préfets, généraux, hommes politiques. Dernier communiqué: M. Delouvrier annonce que le gouvernement va donner de nouveaux ordres à l'armée. (Textuel.) Tous ces gens qui proclament qu'ils vont se battre si on les y pousse seulement un peu, quelle belle histoire méridionale. Don Quichotte est aux prises avec Tartarin.

Huit heures du soir

Je viens d'entendre le discours du général. Il ne m'a pas convaincu. D'abord je reste insensible à ce coup de théâtre de son apparition en uniforme. On n'a pas forcément raison parce qu'on met un képi. J'ai beau faire, j'ai beau me secouer, j'ai beau me gronder, je reste froid. Comme je faisais part de mes réflexions à des amis: « Vous avez peut-être raison, m'ont-ils dit, mais avouez que son "Allons, mon vieux pays" est bouleversant. » Aïe! Je vois là encore mon sale esprit. C'est le mot qui m'a le plus irrité. Trait d'aristocrate que ce mot qui a si bien touché les cœurs. « Alors, mon vieux Firmin, toujours là? Toujours d'attaque? » Il faut

bien avouer que De Gaulle a le génie des mots à l'emporte-pièce.

31 janvier

Journée folle. Nous sommes allés déjeuner chez M^{me} Botrel. Elle avait préparé un excellent repas, mais nous étions sans cesse pendus à la radio, écoutant tous les communiqués et discutant d'arrache-pied.

Le calcul des pétinistes devenus patriotes et ultras ces temps-ci est bien simple: « En 1944, en restant fidèles au Maréchal nous avons raté le coche. Si nous avions résisté nous serions de grands personnages. Soyons donc résistants sans plus attendre. Vive Lagayette! » Et hop! ils ratent le coche une seconde fois. Le machiavélisme de droite.

Je m'en veux un peu de ce petit mouvement de sympathie que j'ai eu toute la journée pour les barricadeurs. Je discute en moi-même, je me gronde. Rien à faire, quand l'État a des ennuis je suis content. Il tombe. Encore plus content. Il tient la rampe. Chagriné. Ce qui me plaisait le plus dans la République parlementaire, c'étaient les crises ministérielles.

En 1390, un Rudigoz avait déjà de gros ennuis avec les autorités, le fisc, l'État.

L'État, qu'est-ce que c'est l'État? Des gens qui sont là-haut, là-bas, très loin, qui parlent de choses qui nous échappent, qui vivent de nos sous, qui nous appellent toujours pour des corvées, qui nous payent de grands mots auxquels on ne comprend rien. Je ne vois vraiment pas pourquoi on se ferait de la bile parce que l'État a des ennuis.

Comment arriver à rendre dans ce Journal ce mélange de souvenirs et d'actualité qui forme la trame de la vie, ce flux et ce reflux d'événements intérieurs et extérieurs? Cette affaire d'Algérie ne se déroule pas seulement dans le temps présent, mais dans un temps intermédiaire qui flotte et bouillonne en ramenant une foule d'images surgies du passé. La guerre actuelle se déroule bien en 1960, mais aussi en 1940, en 1944. Pour d'autres, elle se déroule peut-être en 1914. Il y a donc plusieurs guerres. Enfin, il y a la guerre, la vraie guerre qui se passe en Algérie sur le terrain, et comment pourrions-nous la comprendre? Mais ceux qui la font ne la voient pas forcément mieux que nous, car ils la subissent plus.

J'ai envie parfois de parodier mon père, ancien combattant de 14-18, qui ne cessait de répéter pendant la dernière guerre: « Je pensais que nous avions bien mérité de ne pas en voir une autre... »

1^{er} février

Les émeutiers se sont rendus après des salamalecs et des courtoisies avec les responsables de l'ordre. Quand on a le couteau sur la gorge, on a tendance à prêcher la tolérance.

Il nous est difficile de venir à bout de ce qui nous reste des convictions cruelles de notre jeunesse. Nous croyons que la vie s'est acharnée sur elles par horreur de la pureté, et nous ne voulons pas les accabler encore de notre reniement.

Beaucoup de Français refusent de porter leurs décorations, mais ils ne perdent pas une occasion de dire qu'ils détestent trop la guerre ou le régime pour faire étalage de

ces distinctions. De la sorte, ils ont à la fois le prestige de l'homme décoré et celui de l'indifférent.

Je ne peux pas dire que le drame de conscience de l'armée me laisse complètement indifférent. Bien sûr, ça ne m'empêche pas de dormir, mais quand même je m'interroge, je me sens mal à l'aise. Je relis Alfred de Vigny, c'est tout dire!

Je connaissais en 1940 un commandant qui nous tint un jour ce discours: « Les Boches vont garder l'Alsace-Lorraine. En contrepartie nous aurons un régime propre. Le jeu en vaut la chandelle! » J'étais encore patriote en ce temps-là. Je répliquai que rien ne pouvait faire oublier ou justifier la perte de nos provinces de l'Est. Le commandant, me montrant sa manche vide — il avait perdu un bras à Verdun —, me dit qu'il n'avait de leçon de patriotisme à recevoir de personne. Je pensais: « Vous voudriez que la France elle aussi soit amputée de quelque chose »... Puis, rentrant à la maison, m'arrêtant au milieu de la rue et éclatant de rire à l'idée de cet homme qui avait perdu un bras pour reprendre l'Alsace-Lorraine, et qui fourguait maintenant ces deux provinces pour le plaisir d'avoir « un régime propre ».

Autres officiers que j'ai connus:

Un lieutenant cul-de-jatte, amputé à Dunkerque, qui me disait: « Ça ne fait rien, c'est pour la France. »

B., revenu tuberculeux de Narvik: « Aucune importance. J'ai fait mon devoir. »

Koenig, pétiniste, fasciste: « J'ai obéi. Je n'ai rien à regretter. »

Le commandant A.: « Tous les hommes sont égaux, avec une petite différence en faveur des soldats. »

Le commandant B.: « L'État subventionne et nourrit tout le monde sans contrepartie. Mais nous, nous donnons notre sang. Nous ne devons donc rien. Nous sommes libres. »

Si Audin avait été assassiné par des policiers, il y aurait eu un moins grand scandale. L'officier encore un tout petit peu chevalier. Il n'en revient d'ailleurs pas! Il se sent dépassé, forcément.

On se moque de l'armée, on la déteste, on ne la méprise pas. Des gens qui ne pensent pas tout le temps à l'argent, qui vivent le plus souvent dans la nature, dans les montagnes, sous la toile de tente, qui voient le ciel, le vrai ciel, loin des cités, loin du grouillement humain, puis qui se font tuer pour l'honneur... pas croyable! Des brutes parfois. Évidemment. Des imbéciles souvent. Bien sûr! Bien sûr! Mais les enfants jouent aux soldats. Pas aux présidents directeurs généraux ou aux banquiers.

2 février

Le général demande les pleins pouvoirs. Farceur va! Il mène tout, il dirige tout, et puis de temps en temps il demande les pleins pouvoirs. Les gens se disent: «Tiens, tiens, il ne les avait donc pas. Le pauvre homme! On ne va pas lui refuser ça. Avec tous les soucis qu'il a en ce moment!»

Le danger passé, on se dit que le vainqueur a eu la partie facile. C'est une façon de le trouver moins inquiétant.

On n'est pas complètement libre quand on est trop souvent sauvé par les autres.

4 février

Je travaille à A. Trois heures de métro, de chemin de fer, d'autobus, sans parler des attentes dans les couloirs ou sous la

pluie aux stations, etc. Parfois je me plains un peu. J'entends alors les démons ricaner derrière moi:

— Il y a des centaines de milliers de gens dans votre cas à Paris et dans la région parisienne.

— Oui, mais moi je rentre à la maison pour écrire mes livres après ma journée de travail...

— Bah! Il y a des tas de gens qui ont leur petit jardin ou qui bricolent à domicile!

— En somme, mes livres seraient un jardin de banlieue, un carré de choux?

— Ne vous mettez pas en colère. Travaillez plutôt. Soyez «organisé». Vous rentrez: les pantoufles, un peu d'eau fraîche sur la figure, quelques mouvements de Yoga... Là! Vous êtes maintenant en forme. Reprenez votre manuscrit: écrivez. Deux ou trois pages chaque soir. À la fin de l'année, ça fait le compte...

— Comme ça? Tout de suite? Au commandement?

— Mais oui! Pourquoi pas?

— Parce qu'il y a quand même une différence entre la création littéraire et une envie de pisser.

— C'est vous qui le dites...

Ce qui me fait rigoler parfois — mais jaune — c'est de penser à tous les écrivains fils à papa, grands seigneurs, qui croient *faire œuvre actuelle, assumer leur époque*, comme ils disent, et qui méprisent mes livres, faute d'y trouver un *engagement*, une *authenticité* — toujours leur jargon... Je crois les voir rêvant dans leurs salons, sous les grands arbres de leurs domaines, à la vie exemplaire des prolétaires, des filles de joie, des infirmes, des poètes maudits et patati et patata...

Mon patron est un excellent musicien. Pendant la pause à midi, il joue quelquefois du piano, dans le salon qui est à côté de mon bureau. J'entends son âme, qu'il a mise en quarantaine. C'est lugubre. La musique se plaint sous ses doigts. On dirait le vent dans un jardin laissé à l'abandon... Sa fille aînée est douée elle aussi, mais elle a des besoins matériels, elle est coquette, elle veut garder son rang. Résultat : il y a de la musique dans ses yeux, de la musique qui souffre et qui désire... La cadette est fiancée à un barbu, un drôle de bonhomme. Je ne peux pas le sentir. Les filles du patron sont mon domaine. Il chasse sur mes terres, cet affreux barbu ! J'ai toujours eu horreur des rivaux. Tout à fait l'humeur du matou. Maudit barbu ! (Devant moi, il se dit résistant, soldat de l'Armée Leclerc, etc. D'autres disent qu'il était à la L.V.F. D'autres encore l'ont entendu raconter qu'il était agent secret, membre d'un réseau de contre-espionnage. Sa barbe est peut-être une fausse barbe, après tout !)

Parmi les camarades de travail, Geneviève, une jeune fille brune, l'air d'une Gitane. Le soir, nous rentrons souvent ensemble à Paris. Elle me plaît et pourtant l'idée ne me vient pas de lui faire la cour. Une bonne copine, rien de plus. Je lui raconte mes malheurs. Elle m'écoute gentiment. Elle doit se raser, la pauvre ! Ça ne fait rien : elle m'écoute, elle joue la comédie. Je n'en demande pas plus. Des jeunes gens de son âge nous regardent, et je vois qu'ils m'envient. Heureux barbon !

Le nombre de femmes qui m'ont aimé d'amour platonique ! Effarant ! De quoi vous ruiner la santé à jamais ! Je suis le confident idéal, je comprends tout, je sais tout. Gentil avec ça, galant, poli, pas un mot plus haut que l'autre... Et je me ronge !

De toute façon, que ces gens-là soient gentils avec moi ou pas, qu'ils m'aiment ou me méprisent, qu'ils me trouvent du talent ou non, tout cela me laisse froid ! JE VEUX ÉCRIRE LIBREMENT. Un ange qui me détournerait de mon travail me serait odieux. Je verrais un porc à la place d'une gazelle quand je suis empêché d'écrire. C'est une privation, un tourment, une haine rentrée, une bagarre intérieure, une rage refoulée, des cris noués dans la gorge, bref, de quoi devenir fou rapidement...

Parfois je rêve d'une société où ce patron jouerait du piano toute la journée, et sa fille au piano, et moi devant mes papiers... Un siècle des Lumières. Une sorte de *messianisme artiste*... J'attends le Christ des poètes, des sculpteurs, des écrivains, des musiciens, des peintres... Pourquoi pas ?

7 février

Nous sommes allés à Sceaux chez de Wargny où se trouvait le peintre Spiro, un homme à moustaches, bizarre, bâti à coups de serpe, anguleux, l'œil un peu fou, diablement intéressant et sympathique. Bavardé au coin du feu, bu plus que de raison. Dehors, l'hiver, la grisaille, brume, arbres dénudés. La chaleur sous nos mains, les couleurs éteintes d'un tableau de Boucher, le bleu fantomatique d'un portrait de famille, le gin, satisfaction animale, on se déboutonne. Neige la neige, vente le vent, pluie la pluie, on mange, on boit, la bête est heureuse, l'esprit délié... De Wargny m'enchanté et m'inquiète. Il est attiré, envoûté par l'occultisme, mais saura-t-il « raison garder » ?

Nous sommes allés le soir chez M^{me} Rogan, où nous avons écouté de la musique sérielle. Perplexe. Après tout, cette

cacophonie est peut-être les premiers balbutiements d'un fort bel enfant de l'Art, qui nous donnera de grandes choses plus tard? Pourquoi pas? Soyons attentifs, indulgents, restons sur nos gardes. Comme pour l'occultisme: *toujours raison garder.*

Fini la soirée dans un restaurant de l'île de la Cité. Choucroute, bière, chaleur, avachissement. Tout le monde avait les yeux bleus, tout le monde prenait l'accent allemand... Léger délire. La choucroute est une sorte de haschich. Méfiance! J'ai vu les effroyables conséquences de la choucroute et de la bière.

Toujours raison garder.

Se défier de tout.

Le catholicisme m'intéresse, les catholiques m'exaspèrent. La magie m'intéresse, les magiciens me semblent ridicules. Le communisme me paraît justifié, les communistes m'ennuient. Je suis attiré par les idées et repoussé par les hommes, qui les ont pourtant inventées. Une sorte de platonisme en somme? Pourtant, je vis fort bien en compagnie de tous les incrédules et des gens de mauvaises mœurs, à condition qu'ils ne manquent pas d'intérêt et de respect pour ce qu'ils nient, et qu'ils ne fassent aucun prosélytisme! Ma vie est forcément compliquée!

10 février

J'ai enfin compris pourquoi je travaille trois fois plus que les autres. C'est tout simplement parce que le travail est un obstacle entre mes livres et moi. Forcément je m'en débarrasse

le plus vite possible, je fonce là-dedans comme un taureau. Mais, bien entendu, quand j'ai fini, on m'apporte d'autres trucs à faire. Et ma fureur va donc augmentant au fur et à mesure que l'obstacle grandit. Sans compter qu'en travaillant à ce rythme je risque de me tromper, de faire des erreurs... Et si un jour, crevé, j'en fais un peu moins que d'habitude, c'est tout juste si on ne me dit pas que je tire ma flemme.

Ce qu'ils doivent me mépriser dans le fond, en pensant: «À sa place, nous ne nous crèverions pas comme ça. Nous écrivions dans les magazines, nous ferions du roman policier.»

Il faut dire qu'en dehors des Solassier, de mes romans et de mon Journal je suis absolument incapable d'écrire deux phrases qui se tiennent. Mon mérite est donc mince.

Mot de Julliard: «Ma société d'édition ne me rapporte rien. C'est une écurie de course...» Des chevaux qu'il n'a pas besoin de nourrir, évidemment, c'est plus facile!

14 février

Souvent, je me félicite d'avoir eu pour grands-pères deux bons amis. Deux hommes de caractère différent, même tout à l'opposé l'un de l'autre, mais qui restèrent camarades jusqu'à la fin.

Je leur dois probablement toutes mes contradictions. Drôle d'héritage! (Le seul d'ailleurs.) Et quand je pense à mes contradictions, je ne suis pas gai, il m'arrive même de prendre peur, de souhaiter de devenir complètement idiot. Divisé en soi-même, on se sent malhabile, on finit par ne plus oser se montrer. Passe encore si on était muet! Mais écrivain, par-dessus le marché!